

VOYAGE AU PAYS DU MONTNOIR

3

CHRISTIANE DUCHESNE

# LA DAME À LA JUPE ROUGE

Les Éditions du Boréal  
4447, rue Saint-Denis  
Montréal (Québec) H2J 2L2  
[www.editionsboreal.qc.ca](http://www.editionsboreal.qc.ca)

Extrait de la publication

# **LA DAME À LA JUPE ROUGE**

DU MÊME AUTEUR

*L'Île au piano*, Boréal, 2003

*L'Homme des silences*, Boréal, 1999

Ainsi que plusieurs titres destinés aux enfants dont :

*La Bergère de chevaux*, Boréal, 2006

*Mordus de télé*, Boréal, 2006

*Le Grand Péril blanc*, Boréal, 2008

*Jomusch et le trésor de Mathias*, Dominique et Cie, 2005

*La Nuit des mystères*, Les 400 Coups, 2004

*Julia et le chien perdu*, Boréal, 2004

*Mister Po, chasseur*, Boréal, 2001

Dans la série « Voyage au pays du Montnoir »

*La Ville sans nom*

*L'Énigme des triangles*

Christiane Duchesne

Voyage au pays du Montnoir

# **LA DAME À LA JUPE ROUGE**

Boréal

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Illustration de la couverture : François Thisdale

© Les Éditions du Boréal 2008  
Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2008  
Archives et Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia  
Diffusion et distribution en France : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada*

Duchesne, Christiane, 1949-

La Dame à la jupe rouge

Tome 3 de la trilogie Voyage au pays du Montnoir

Suite de : L'Énigme des triangles

Pour les jeunes de 10 ans et plus.

ISBN 978-2-7646-0580-6

I. Duchesne, Christiane, 1949- . Voyage au pays du Montnoir. II. Titre.

PS8557.U265D35 2008 jC843'.54 C2008-940282-0

PS9557.U265D35 2008

*À Christophe*





— *Je n'ai jamais vu de géant.*  
— *Mais si, tu en as vu. Quand tu étais petite, tu vivais au milieu d'eux. Tu les connais très bien.*

HENRI BAUCHAU, *Cédipe sur la route*



## SAMEDI

### 1

Pierre ouvrit les yeux bien avant le lever du soleil. Trois heures de sommeil, sans doute pas plus. Ils s'étaient tous couchés très tard.

Puis il ouvrit la main. La coquille de noix était toujours là. Les mots s'étaient gravés dans sa mémoire, il n'eut pas besoin de dénouer le fil blanc pour relire le message.

*Mon petit,*

*Je sais que tu vas trouver. Ne parle à personne, à personne !*

*Continue seul, fais-moi confiance. Nous y arriverons.*

*Julius*

Pierre éprouva soudain un fulgurant besoin de voir la mer. Il en profiterait pour aller chercher la brioche.

— C'est toi qui viens chercher les munitions ! s'exclama joyeusement le boulanger quand il le vit entrer. Julius est malade ?

Pierre baissa la tête.

— Julius ne viendra plus, dit-il, la voix brisée. Il a choisi de disparaître, ajouta-t-il trop rapidement.

— Oh, non ! Non ! gémit Laredon.

Du coup, la brioche s'écrasa sur le plancher dans un bruit mou. Pierre hocha la tête, incapable d'en dire plus.

Dans sa tête, une petite voix disait : *Il va revenir, tu le sais bien, il ne peut pas t'avoir fait ça !*

— Il a choisi...

Incrédule, le boulanger se frotta les yeux.

— Tu veux dire... Tu me dis que Julius a disparu ? Qu'il ne reviendra plus ? Alors, vous devrez être bien braves, tous les quatre. Va, Pierre, va ! Si vous avez besoin de moi, tu le sais, je... je suis là.

La vie se mit tout à coup à tourner au ralenti : le geste de Laredon offrant une nouvelle brioche à Pierre, son signe de la main, la manière dont il secoua la tête, dont il se dirigea vers l'escalier en colimaçon qui montait chez lui, la farine en suspension, un sillage tout blanc dans les premiers rayons de soleil qui entraient par la fenêtre de la boulangerie.

Sa brioche à la main, Pierre monta sur les remparts et fixa l'horizon pendant un long moment.

Plus de Julius.

Plus de radeau pour s'évader.

Il était seul, prisonnier au pays du Montnoir, un pays minuscule dont il ne sortirait pas. Il était seul pour toujours, il ne reverrait ni ses parents, ni Bibi, ni le lac, ni l'école, rien. Jeanne faisait maintenant partie d'un passé qui ne lui appartenait plus.

Il était condamné à vivre pour toujours du mauvais côté de la pierre fendue.

*Continue seul, fais-moi confiance. Nous y arriverons.*

Il rentra vite à la maison et monta réveiller les garçons.

Personne n'avait faim.

Aucun des frères du Montnoir n'ouvrit la bouche, ni pour manger, ni pour parler. Une famille d'automates.

La brioche resta intacte au milieu de la table.

Mathias et Casimir avaient les yeux rouges et les paupières gonflées. Blaise était pâle comme un linge.

— Il faut aller voir Antonin, dit enfin Mathias.

— J'irai, moi, dit Blaise. Ce sera mieux ainsi ; il est inutile que nous y allions tous les trois. Ou tous les quatre, corrigea-t-il en posant les yeux sur Pierre.

Le ton était autoritaire.



Dans la clarté brumeuse de ce samedi matin, Romaine se leva d'un bond comme si elle venait de voir un fantôme. Bien réveillée, et pourtant...

Des voiles flottaient devant ses yeux, oui, elle crut distinguer des voiles. Et si c'était Noé qui rentrait ?

Un espoir absurde. Non, Noé ne rentrerait jamais.

Mais elle sentit, là, tout au fond d'elle-même, qu'il se passait quelque chose.

Elle prit son ouvrage, un chandail qu'elle tricotait pour Matricule.

Alors que d'ordinaire elle ne regardait même pas ses doigts, elle compta ses mailles, les yeux rivés à son tricot :

— Une pour Pierre, une pour Julius, une pour Mathias, une pour Blaise qui a sauvé Matricule, une pour Casimir, et une pour Marin, tiens !



Blaise avait passé la nuit à chercher comment parler au chef des prud'hommes. Il n'avait finalement dormi qu'une petite heure et, dès son réveil, il avait encore essayé de trouver la façon d'annoncer la nouvelle.

*Cher Antonin, Julius vous cède le pouvoir. Il a disparu et refuse qu'on entame une procédure de recherche, vous savez ce que cela signifie.*

Non, cela n'allait pas. Il savait qu'il éclaterait en sanglots malgré toute la maîtrise qu'il avait d'ordinaire sur lui-même et qu'il braillerait comme un enfant.

Le chef des prud'hommes fut bien étonné de voir le fils aîné de Julius du Montnoir traverser son jardin d'aussi bonne heure.

— Que me vaut ce plaisir ? s'exclama-t-il sur le pas de sa porte, rayonnant dans la douce lumière du matin.

— Antonin, Julius n'est plus...

Blaise fut incapable de dire autre chose.

— N'est plus quoi ? demanda le chef des prud'hommes.

Au regard de Blaise, il comprit.

— Oh, pardon, murmura-t-il d'une voix étranglée par l'émotion.

Antonin tirait sur sa courte barbe blanche.

— Je..., commença-t-il.

Blaise tenta de réprimer le sanglot qui montait malgré toute sa détermination à ne pas craquer. Monsieur le chef des prud'hommes ne posa pas de questions : depuis des jours, le monde tournait à l'envers, et voilà que le pire survenait comme s'il s'agissait d'un enchaînement fatal de catastrophes.

Il se mit à pleurer lui aussi.

Puis, essuyant tous les deux leurs larmes, ils entrèrent dans la maison.

Ils décidèrent rapidement de la procédure à suivre : ce samedi serait journée de silence, chacun porterait le brassard blanc des grands deuils. Demain, dimanche, le pays tout entier serait invité à venir déposer des fleurs devant le manège du parc des Après.

Lundi, la vie reprendrait avec le premier interrogatoire de Simon le gros.

Blaise devenait chef de famille, et Antonin chef du pays en attendant les élections, inévitables. Ils se serrèrent la main sans un mot, et Blaise rentra à la maison.



Un peu avant neuf heures, les carillonneurs sonnèrent le glas aux quatre coins de la ville. Pendant une minute, seuls les bourdons résonnèrent.

Des messagers furent envoyés à dos d'âne ou à cheval dans la plaine, dans la montagne, au campement de Marin-le-long et jusque chez les bûcherons d'antibois.

La nouvelle fit rapidement le tour du pays.

Partout on suspendait des draps blancs aux fenêtres, les enfants étaient sages, les adultes recueillis.

À dix heures, la ville entière s'était déjà mise en grand deuil.

Zénon vint offrir ses services et ses condoléances aux quatre garçons. Mat passa un peu plus tard apporter des tartes, des biscuits, un grand chaudron de soupe aux salsifis et deux oies fumées.

Chacun portait un brassard blanc, comme celui que Casimir avait donné à Pierre le matin.

— Blanc ? avait demandé Pierre.

Blanc, couleur du deuil ? C'était bien mieux que noir.

Un matin immobile.

Dans sa chambre de jardin, Pierre s'efforçait de se convaincre que le grand Magistère avait disparu, et seulement disparu, et que sa disparition n'avait rien à voir avec la mort. Sinon pourquoi lui aurait-il laissé ce message plein d'espoir ?

*Jour 15*

*Je m'appelle Pierre Moulin. J'habite à deux kilomètres du village de Lorelle. Mon père s'appelle François Moulin, ma mère s'appelle Raphaëlle Bujold. Mon frère s'appelle Christophe, mais on dit Bibi. Je suis en première secondaire à l'école Cartier. J'ai peur de devenir fou. Je ne sais pas ce que je fais ici.*

*Ici, au pays du Montnoir. Le grand Magistère, Julius, vient de mourir, mais je n'y crois pas. J'habite temporairement dans la maison du grand Magistère, avec ses fils, Blaise, Mathias et Casimir.*

*Je suis arrivé ici le jour de mon treizième anniversaire, le 13 septembre. Je suis arrivé ici parce que je suis passé entre les deux moitiés d'une pierre géante dans la forêt près de chez moi. J'ai très peur de devenir fou, il faut que je sorte d'ici.*

Il avait deux vies, celle du pays de Julius et celle de chez lui. Aujourd'hui, il était prisonnier dans la première, et son esprit arrivait mal à voguer jusque là-bas, près des siens.

*Ne parle à personne !*

Il rangea le papier avec ses autres notes, sous son lit.

— Pierre ? appela Mathias. Viens qu'on te dise comment ça va se passer...

Il se frotta les yeux. Ce n'était pas le temps de penser ni à chez lui, ni à son évasion. Dans cet étrange pays, tout était



constamment remis à plus tard. Maintenant plus que jamais.

La mort de Julius prenait toute la place.

Désormais, il devenait en quelque sorte le quatrième fils du Montnoir, orphelin de Julius comme les trois autres.

— Demain, expliqua Blaise, le pays tout entier est invité à venir déposer des fleurs au parc des Après, devant le manège.

— Pourquoi là ? demanda Pierre.

— Parce que Julius a toujours dit qu'il n'y a pas d'âge pour rêver, assis sur un cheval de bois, pendant qu'un âne le fait tourner et que la musique vous fait fermer les yeux. Depuis que nous sommes petits, il nous encourage à faire des tours de manège, même à notre âge.

— Demain, dit Casimir, le manège tournera. Et nous écouterons la musique.

— Il n'y aura que Marinette, sa musique, et les cloches des carillonneurs.

— Et nous lèverons les yeux vers la Lune en espérant que Julius...

Blaise se tut. Ils parlaient trop. Les larmes prirent le dessus. Pierre souhaita que Bérangère le rejoigne après la cérémonie funèbre.

Non, il n'y croirait jamais, à la mort de Julius, il ne pouvait y croire, le mot *Impossible* ! lui cognait encore dans la tête. Il aurait voulu en parler à Bérangère sans qu'elle lui resserve sa théorie des Luniens.

Il était désormais seul ici pour percer les mystères. S'il n'y arrivait pas, il vivrait ici, il mourrait ici, il aurait des enfants qui vivraient ici, et ce serait ainsi jusqu'à la fin des temps. Fichu temps ! La Fracture ne servirait plus à rien.

Il allait s'acharner à découvrir tout seul le mystère des deux « M » et celui des sabliers. Il arriverait bien à coincer Morbanville.

S'il n'avait plus le moyen de profiter de la Fracture du Temps, il en profiterait du temps, tout simplement.

Demain, il embrasserait Bérangère sur la bouche.

Il traiterait Morbanville de tous les noms si celui-ci s'avisait de ternir l'image de Julius.

Demain, il appartiendrait véritablement au pays du Mont-noir.

*Je n'avais plus que vous, Julius, je continuerai seul.*

C'est la tête haute qu'il marcherait demain aux côtés de Mathias, de Blaise et de Casimir, lui, le plus jeune des quatre, son brassard blanc au bras.

Il ne parlerait pas. Ni à Pépin. Ni même à Bérangère. Il obéirait à Julius jusqu'à ce qu'il revienne.

Il ne parlerait à personne.



« C'est donc ainsi quand on est mort et qu'on arrive sur la Lune ! se dit Julius en ouvrant les yeux. À moins que je n'y sois pas encore arrivé ? Je n'ai pas senti mon corps m'abandonner ! Je ne l'ai pas senti se défaire, ni se refaire non plus. Diablement étonnant ! C'est vraiment ainsi que les choses se passent ? À notre insu ? »

Il eut beau essayer de lever la main, de bouger les orteils ou de tourner la tête, il n'y arrivait pas et, surtout, il ne sentait plus rien.

Pas la moindre sensation, ni de bien-être ni de souffrance, simplement rien. Il savait qu'il avait ouvert les yeux, mais n'avait pas senti bouger ses paupières,

Il savait qu'il avait ouvert les yeux parce qu'il voyait au-

dessus de lui un entrelacs de lignes noires parsemées de points gris. Puis des lignes grises parsemées de points gris.

Tout cela bougeait comme au gré du vent, se déplaçait dans un même mouvement ondulatoire, soit vers la gauche, soit vers la droite. Un bruissement, celui du vent qui se lève dans la cime des arbres, en longues vagues, avant la tempête.

Si Julius avait pu appeler, il l'aurait fait, et à tue-tête.

« Moi qui pensais qu'on était reçu par un grand comité d'accueil! »

Élisabeth n'était pas là! Ni ses parents, ni ses grands-parents, ni même l'aïeul Auguste! On ne débarquait tout de même pas sur la Lune tous les jours!

Dès qu'il avait compris que sa vie avait fini de s'enfuir de son corps et que son dernier souffle avait franchi la barrière de ses lèvres desséchées, il avait aussitôt souhaité la voir, son Élisabeth, aussi belle qu'avant, aussi drôle, aussi jeune, aussi tendre.

Elle n'était pas venue à sa rencontre! Julius eut subitement envie de pleurer comme si tous ses espoirs venaient de s'écrouler.

Il avait vraiment cru qu'il aurait retrouvé, en plus d'Élisabeth, toute sa famille, son père et sa mère, le clan du Montnoir au grand complet. Surtout cet Auguste qu'il n'avait pas connu mais qui, durant les deux dernières semaines, avait fait partie de sa vie.

Il n'avait vu personne, même pas d'inconnus, même pas d'autres défunts, comme lui, cherchant leur famille au milieu des brouillards. La rencontre se faisait probablement lors d'une autre étape, beaucoup plus tard. Sans doute laissait-on aux nouveaux arrivants, fraîchement décédés, une plage de temps neutre à passer dans la plus parfaite solitude, pour l'acclimatation.

Ou alors on attendait d'eux qu'ils fassent leurs preuves, qu'ils se comportent en bons défunts capables de passer un moment transitoire sans gémir, sans appeler au secours tous les membres de leur famille.

Sur la Lune, tout était noir et gris, sans le moindre trait de lumière comme repère, rien que des ombres molles dont il n'y avait rien à espérer. Toujours dans l'impossibilité de bouger, ne fût-ce que le bout d'un doigt, Julius prit son mal en patience et se dit qu'il ne tarderait pas à pouvoir se lever et explorer les alentours. Il finirait bien par croiser quelqu'un.



Chaque citoyen du pays du Montnoir, même les enfants, avait enfilé un brassard blanc. Après le départ de Blaise, monsieur le chef des prud'hommes avait ordonné au premier carillonneur de sonner le glas.

Depuis très tôt le matin, Morbanville s'occupait des chauves-souris qu'il avait délaissées à la suite de ce qu'il appelait « les folies » du gros Simon.

Ce fut en entendant gémir ses voisins et sonner les bourdons que Morbanville, cloîtré dans sa maison, finit par comprendre qu'il s'était passé quelque chose de grave : quelqu'un était mort, mais qui ? Il fallait aller aux nouvelles.

« Encore un malheur ! » se dit-il, curieux d'apprendre ce qui, cette fois, faisait pleurer le quartier. Il sortit sur le pas de sa porte.

— Comment, vous ne savez pas ? lui dit, étonnée, la belle Anatolie qui passait dans la rue, un panier de pains tout frais au bout du bras.

— Non, je ne sais pas, répondit-il de sa voix de serpent. Encore un mort dans ce fichu pays ?



CHRISTIANE DUCHESNE

## LA DAME À LA JUPE ROUGE

Julius, le grand Magistère du pays du Montnoir, a disparu. On aperçoit des bêtes étranges dans le pays, même un loup au beau milieu de la ville. Et voilà que la terre s'en mêle et se met à trembler.

Aux yeux de Pierre Moulin, le pays du Montnoir apparaît maintenant comme un jeu de trappes. Ce lieu qui lui semblait presque trop simple et trop idyllique au début prend l'apparence d'un monde camouflé derrière des miroirs. Partout se cachent des mystères. Ces mystères, ils trouveront leur solution dans ce troisième volet de la grande trilogie du « Voyage au pays du Montnoir ». Mais ce ne sera pas avant que quelques-uns des personnages que nous avons connus et appris à aimer, l'ineffable Simon le gros, l'imprévisible Attina Niquet ou l'attachante Romaine, ne nous aient révélé d'insoupçonnables aspects de leur histoire.

*« Une intrigue si bien ficelée qu'elle vous séduit en un rien de temps. » Anne Michaud, Le Devoir*

*Christiane Duchesne écrit pour les jeunes (La Bergère de chevaux) et pour les adultes (L'Homme des silences, Prix Ringuet, Prix France-Québec/Philippe-Rossillon). Elle a remporté trois fois le Prix du Gouverneur général.*

DANS LA MÊME SÉRIE :

